

Sweetland

Michael Crummey

Numéro 65, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83555ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crummey, M. (2016). Sweetland. *L'Inconvénient*, (65), 40–43.

SWEETLAND

Michael Crummey

Autrefois prospère, la petite île de Sweetland au large de Terre-Neuve fait les frais de la rationalisation économique et les résidents doivent évacuer les lieux que le gouvernement cessera d'entretenir. Moses Sweetland, descendant des fondateurs du territoire, refuse de partir.

Il vit le représentant du gouvernement arriver depuis le rivage. Le pantalon kaki, la veste de tweed et la cravate. C'était le même qui s'était pointé à la dernière réunion municipale, ou bien un homme qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau; c'était à croire que le Confederation Building à St. John's était une source inépuisable de ces types-là. Son attaché-case avait tout l'air d'un objet qui l'avait accompagné au sortir du ventre de sa mère. Sweetland détourna les yeux de la fenêtre, comme s'il pouvait se cacher de l'homme en regardant ailleurs. Du coin de l'œil, il le vit se diriger vers la porte d'entrée, puis l'entendit frapper.

Les habitants de l'anse ne connaient jamais aux portes. Il pensa d'abord faire comme si de rien n'était, mais on frappa une deuxième, puis une troisième fois, alors il se leva de table et sortit de la cuisine en longeant le couloir. Personne dans l'anse ne passait par sa porte d'entrée, non plus. Celle de Sweetland n'avait pas été ouverte depuis des années et il dut la secouer pour la libérer du chambranle. L'homme devant le seuil était perdu dans l'éclat du soleil; une voix jaillit du néant où devait se trouver sa bouche.

– Monsieur Sweetland?

Il attendit que la silhouette se reconstitue au sortir de la lumière, jusqu'à voir les yeux.

– Vous descendez tout juste du ferry, j'suppose?

– À l'instant même, oui.

Sweetland hocha la tête.

– Faut croire que j'suis sacrément important.

Le représentant du gouvernement lui sourit.

– Vous êtes tout en haut de ma liste.

Sweetland fit un pas de côté pour laisser l'homme passer.

– Une tasse de thé?

– Vous n'avez pas de café par hasard?

– En poudre seulement.

– Ça ira, le thé.

Sweetland mit la bouilloire sur le feu tandis que le jeune prenait place à table. Il essaya de penser à quand remontait la dernière fois qu'un étranger s'y était assis, et il prêta attention à la cuisine comme si c'était la première fois. Des plafonds bas et des solives à quelques centimètres seulement du haut de son crâne. Un plancher de bois peint, une banquette-lit sous la fenêtre, une table d'appoint en formica avec des pieds chromés, poussée contre l'autre. Les tasses de thé en porcelaine de sa mère suspendues à des crochets sous les placards. Tout lui était si familier qu'il ne remarquait plus rien depuis des années.

L'attaché-case de l'homme était posé sur la table devant lui comme un napperon. Sweetland déposa une cuillère et le sucrier sur sa surface plane.

– Pas de sucre pour moi, dit le petit jeune en mettant le sucrier de côté. Une goutte de lait si vous en avez.

Il déposa l'attaché-case au sol près de sa chaise.

- Pas frais, répondit Sweetland, que du lait concentré.
- Ça me va, le concentré, lui assura le représentant du gouvernement en sortant de la poche de son manteau un Blackberry qu'il tint un moment devant la fenêtre.
- Z'êtes pas celui qui s'est pointé la dernière fois.
- Je viens de reprendre le dossier.
- Vous capterez jamais de signal par ici, lui expliqua Sweetland.
- On est aux confins du monde civilisé, c'est vrai, répondit-il en haussant les épaules.
- Il était question d'installer une tour v'là une couple d'années. Ça jamais abouti.

D'un geste, le représentant du gouvernement indiqua le comptoir derrière lui.

- Je vois que vous avez un ordinateur portable.

Sweetland jeta un regard par-dessus l'épaule en guise de confirmation.

- Ça fait un bout qu'on a Internet. J'paie mes comptes là-dessus. Un peu de poker en ligne. Ça fait passer le temps.

Sweetland versa le thé et s'assit en face de son invité.

- Ne me dites pas que vous êtes sur Facebook?
- Vous l'avez vue, ma gueule? répondit-il, ce qui fit baisser les yeux du représentant du gouvernement. Mais Fessebook, j'm'inscrirais à ça.
- Je suis sûr que ça s'en vient.
- J'en doute pas. Vu l'état actuel des choses.

Il aurait été facile de glisser vers le sujet qui les occupait, et Sweetland était surpris que le représentant du gouvernement n'emprunte pas cette voie, qu'il préfère regarder par la fenêtre, le sourire aux lèvres. Des dents parfaites. Ils avaient tous des dents parfaites de nos jours. Des coupes de cheveux soignées, des accents que Sweetland n'arrivait pas à reconnaître. Celui-ci venait peut-être du continent, pour autant qu'il puisse en juger.

- Alors, fit soudain le jeune homme. Vous venez à la réunion cet après-midi?

Sweetland faillit pouffer de rire.

- C'était pas dans mes plans, non.
- Je n'arriverais pas à vous convaincre de venir?
- Écoutez, j'suis pas seul à avoir voté contre.
- C'est vrai. Quarante-cinq pour et trois contre, d'après le dernier scrutin. Mais depuis hier, seuls deux ménages n'ont pas accepté notre indemnité.
- Deux?

Le représentant du gouvernement marqua une pause afin que cette information fasse son effet. Il touilla lentement son thé; le tintement de la cuillère ressemblait au bruit d'une pièce défectueuse à l'intérieur d'un jouet mécanique.

- Il reste que Loveless et moi?
- Voilà où nous en sommes.

Sweetland frotta distraitement la surface de la table, pria son invité de l'excuser et se leva. Il sortit par le couloir et gravit l'étroit escalier jusqu'à la salle de bains. Il abaissa le couvercle de la cuvette et s'assit quelques minutes, le coude appuyé sur le rebord de la fenêtre. De son poste d'observation, il voyait l'arrière de la propriété de Loveless, l'ancienne

grange, l'unique vache maigre, la tête plongée dans l'herbe. Loveless était connu pour avoir tout-petit ingurgité une pinte de kérosène, ce qui, dans l'esprit de Sweetland, était tout ce qu'il fallait savoir au sujet de l'homme. Il avait été secoué de hoquets pendant vingt-quatre heures tandis qu'il évacuait le carburant; ses couches empestaient le pétrole et la merde. On avait interdit à qui que ce soit de gratter une allumette près du gamin pendant une semaine.

Et maintenant tout dépendait de lui et de cet enfoiré de Loveless.

– Désolé, dit Sweetland lorsqu'il revint à la cuisine.

D'un geste de la main, le représentant du gouvernement signifia le peu d'importance de l'interruption.

– Je dois vous avouer que je suis curieux, monsieur Sweetland.

– De quoi?

– Je ne veux pas être indiscret, dit-il, ce qui fit comprendre à Sweetland qu'il s'apprêtait à jouer les importuns. Mais vous refusez une indemnité considérable. Pratiquement tout le village est contre vous.

– Et puis?

– Je me demande tout simplement quel est votre raisonnement.

Il n'aimait décidément pas ce petit trou du cul. Pas le moins du monde. Avec sa tasse, il indiqua l'attaché-case.

– J'imagine que z'avez tout ça qu'il faut savoir sur moi dans votre besace.

Le représentant du gouvernement le dévisagea un moment, puis sortit un dossier.

– Moses Louis Sweetland, lut-il. Né le 14 novembre 1942. Ce qui vous donne..., hésita-t-il en levant les yeux.

– Soixante-neuf ans cet automne.

– Les calculs, ça n'a jamais été mon point fort. Proches parents : aucun.

– Jésus! J'ai des liens familiaux avec la moitié de la population de l'Anse à Fortune.

– Vous n'avez pas de parents en ligne directe, c'est ça que ça veut dire, je crois. Vos parents sont décédés. Votre frère et votre sœur?

– Morts, tous les deux.

– État civil : célibataire, affirma-t-il en levant de nouveau les yeux. Vous ne vous êtes jamais marié, c'est bien ça?

Sweetland haussa les épaules et dit : « Regardez un peu ma gueule », ce qui poussa le jeune homme à revenir à ses papiers.

– Profession, gardien de phare à la retraite.

– Mon poste a été supprimé avec l'automatisation du phare v'là dix ans.

– Vous étiez pêcheur avant ça?

– Jusqu'au moratoire de 1992.

– Alors, vous n'avez jamais vécu ailleurs?

– Une couple de voyages à Toronto pour le travail, quand c'est que j'avais à peu près votre âge.

Le représentant du gouvernement fit un geste en direction de son propre visage, soucieux de ne pas pointer du doigt

les cicatrices de Sweetland.

– C'est là que...?

– Z'avez pas autre chose là-dedans?

Le représentant ferma la chemise et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

– C'est tout.

– Pas grand-chose une fois étalé au grand jour.

– Pas assez pour expliquer pourquoi vous êtes braqué contre ce déménagement.

– Simple esprit de contradiction, j'suppose.

– Vous préférez rester ici avec les morts, c'est ça?

– On peut s'retrouver en plus mauvaise compagnie.

Le représentant du gouvernement effleura la surface de la table de ses doigts en un mouvement de va-et-vient, comme si, assis à un piano, il hésitait à appuyer sur les touches.

– Ça fait longtemps que les vôtres vivent par ici, monsieur Sweetland?

– De temps immémorial, répondit Sweetland avec un sourire. On pêche dans ces parages depuis plus de deux cents ans. J'imagine ma bande était parmi les premiers dans l'île.

– Parce que c'est un nom éponyme, vous voulez dire?

Sweetland le dévisagea, l'œil vide.

– Elle porte le même nom. Votre famille et l'île portent le même nom.

– C'est ça, répondit Sweetland. C'est ça j'voulais dire.

Ils se scrutèrent du regard. Sweetland finit par déduire que le jeune se creusait la cervelle pour orienter la question autrement. Il posa le menton dans sa main, se tapota le nez de l'index. Enfin, il se pencha d'un côté pour replacer le dossier dans l'attaché-case.

– Comme vous le savez, le gouvernement offre une indemnité aux résidents de Sweetland pour qu'ils déménagent où ils veulent dans la province. Un minimum de cent mille dollars par ménage, et jusqu'à cent cinquante mille dollars en fonction de la taille de la famille ainsi que d'autres facteurs. Sans compter une assistance pour la transition et de l'aide pour la recherche de travail, la poursuite d'une nouvelle formation ou le retour à l'école.

– Jésus! J'croyais que le gouvernement était en faillite.

Le jeune fit comme s'il n'avait rien entendu.

– Mais nous ne déplaçons pas une seule âme d'ici si nous n'avons pas un engagement ferme de la part de tout le monde vis-à-vis de cette indemnisation.

– C'est toujours les mêmes vieilles conneries, déclara Sweetland en hochant la tête.

– On n'est plus dans les années soixante, monsieur Sweetland. On n'impose pas ce déménagement à votre village. Nous paierons pour la réinstallation des résidents, pour satisfaire à leurs exigences. Mais nous ne serons pas responsables d'un fou furieux seul au milieu de l'Atlantique après leur départ.

– C'est moi le fou furieux dans ce scénario?

– Il n'y aura pas de ferry après le déménagement. Ce qui veut dire qu'il n'y aura pas moyen de vous approvisionner. Aucun service téléphonique. Pas de service bancaire en ligne, pas de poker. Pas d'électricité. Je pense que celui qui souhaiterait vivre dans de telles conditions est fou à lier.

Le représentant du gouvernement jeta un coup d'œil sur sa montre.

– On vous a informé de la date limite de la fin du mois de septembre?

– J'suis au courant.

– Il y a des gens qui souhaitent déménager dès cet automne, ce qui veut dire qu'il faudrait que tout le monde signe avant le 1^{er}.

– J'suis au courant, répéta Sweetland.

Le représentant du gouvernement glissa une main dans la poche de sa veste.

– Mon adresse électronique est là-dessus ainsi que mon numéro de portable. Vous pouvez me joindre n'importe quand.

Sweetland déposa la carte professionnelle sur une étagère au-dessus du comptoir et accompagna son invité le long du couloir jusqu'à l'entrée. Il dut s'appuyer sur le dossier d'une chaise, puis au mur, car la pièce vacillait sous ses pieds.

La lumière entraînait à flots par la porte ouverte et Sweetland s'aventura jusqu'au seuil. Il se protégea les yeux de la main afin de balayer du regard le bord de l'eau. Des hommes et des femmes dans leur jardin, sur les sentiers ou sur le quai, tous très occupés à éviter de le regarder.

Le représentant du gouvernement contemplait lui aussi l'anse, et Sweetland ne pouvait s'empêcher de la voir à travers les yeux de cet étranger. Un assemblage de bungalows au revêtement de vinyle, dont la moitié étaient vides. Des remises avec des toits à deux versants, des réservoirs de propane, des VTT et du vieux bois de construction empilé n'importe comment, des débris laissés là sur la pente par un désastre naturel, eût-on dit. L'église blanche sur le promontoire, le Centre communautaire de pêche ainsi que son enseigne portant le mot «Musée», que Rita Verge avait peinte à la main. Une poignée de bateaux décrépis amarrés au loin.

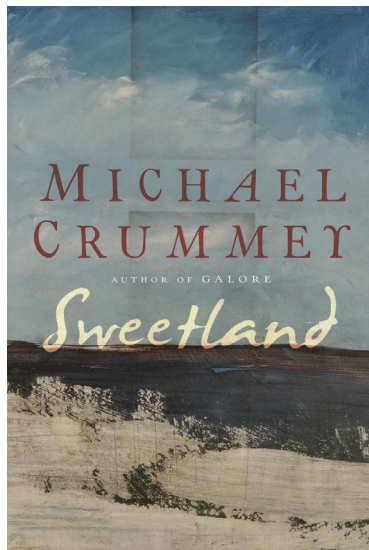
– La vue est très belle, dit le représentant du gouvernement, je comprends pourquoi vous ne voulez pas quitter cet endroit.

– J'avais pas l'impression z'étiez un lèche-bottes, dit Sweetland.

– Je travaille pour le gouvernement, répondit le jeune en haussant les épaules avec une certaine bonhomie. Ça fait partie du boulot.

Il n'aimait pas ce petit trou du cul, décidément. Vraiment pas.

Il renfonça la porte dans le chambranle et s'appuya contre le mur. Il considéra un portrait ovale noir et blanc de son



grand-père accroché près de l'entrée. Un jeune homme d'une autre époque : un faux col amidonné, un gilet, la chaîne d'une montre à gousset, une impressionnante moustache cirée.

– Là, oncle Clar, dit-il, il reste plus que Loveless et moi.

Les yeux de l'ancêtre dans la photographie étaient dirigés sur le côté, comme pour esquisser la discussion.

Sweetland sortit pour aller jusqu'à la cave à légumes chercher ses dernières pommes de terre germées et passa une heure à les planter dans le jardin. Il arrosa le râteau et la bêche une fois sa tâche accomplie et les rangea dans la remise. Il se lava les mains dans la cuisine et, par la petite vitre au-dessus de l'évier, entra aperçut sa voisine Queenie Coffin qui, par sa fenêtre entrouverte, semait le contenu d'un paquet de graines dans le carré de terre juste au-dessous. Ce qui voulait dire que l'été – ou du moins le simulacre d'été dont ils jouissaient – avait bel et bien commencé.

Pratiquement tous les autres résidents de l'anse étaient réunis au Centre communautaire de pêche pour la rencontre avec le représentant du gouvernement. Un silence angoissant planait au-dessus du village, comme si l'île avait déjà été désertée. Il s'attendait à ce qu'on envoie Reet Verge pour le harceler une fois la réunion terminée, alors il fourra quelques trucs dans un sac à dos et quitta la baie en quad pour éviter cette rencontre. Il grimpa au-delà du sentier menant au nouveau cimetière et poursuivit sa route jusqu'à la crête des collines.

Au sommet de la montée, il s'arrêta près du Fauteuil du roi pour embrasser du regard l'Anse à Fortune ainsi que le nord et le sud de l'île, même en l'absence de Jesse. Jesse lui avait demandé mille fois si ces pierres avaient été assemblées en forme de trône ou s'il s'agissait d'une configuration fortuite, mais pas un être vivant ne connaissait la réponse. Il est fort possible que personne ne se soit jamais posé la question auparavant.

Sweetland poussa jusqu'au phare avec l'intention de tendre quelques collets à lapin que Jesse et lui pourraient relever le lendemain matin. Une surprise pour accueillir le jeune à son retour, pour purger sa bouche de la saleté qu'une semaine en ville y aurait laissée.

Il était presque quatre heures de l'après-midi à son retour à l'Anse à Fortune. Le représentant du gouvernement avait repris le ferry et l'émissaire de ces concitoyens était passé chez Sweetland, puis reparti, pour l'instant. Il recula le quad

jusque dans la remise et le couvrit d'une bâche, puis entra dans la maison par le porche arrière. Il fit couler de l'eau froide du robinet et tendit la main pour attraper un verre.

Sweetland retira sa main en voyant la feuille de papier pliée qu'on avait glissée parmi la vaisselle dans le placard. Il resta sans bouger tandis que l'eau coulait, en essayant de se rappeler la dernière fois qu'il avait ouvert ce placard. Il se servait du même verre pris à l'égouttoir jour après jour, ce qui voulait dire qu'on aurait pu l'y déposer n'importe quand depuis une semaine. Il ferma le robinet et retira le papier, qu'il tint à bout de bras. FOUS LE CAMP, disait le message, OUTU VAS LE REGRETÉ ET PAS QU'UN PEU.

Il replia la feuille, ouvrit le tiroir sous celui des fourchettes et des couteaux, puis y glissa la missive parmi les autres trouvées fichées ici et là dans la maison depuis six mois. Elles étaient toutes pareilles, à la fois sinistres et comiques, porteuses de vagues menaces contre sa personne et sa propriété, toutes écrites avec des mots et des lettres découpés dans les gros titres des journaux et collés sur du papier comme des demandes de rançon au cinéma. Le stratagème relevait d'un tel amateurisme que Sweetland aurait pu croire que Loveless en était l'auteur si ce n'était que l'orthographe était à peu près potable. Et, à part lui-même, Loveless était la seule autre personne qui s'entêtait à vouloir rester.

Sweetland ferma le tiroir et attrapa un verre, puis but de l'eau à lentes gorgées. Il n'arrivait pas à prendre ces menaces au sérieux et n'en avait d'ailleurs jamais parlé à personne. Il ne savait trop pourquoi il conservait ces messages. *Au cas où*, pensait-il. Mais il aurait été incapable de dire précisément au cas où quoi. ■

Traduit de l'anglais par Éric Fontaine

SWEETLAND
Michael Crummey
Doubleday, 2014, 330 p.

La traduction française du roman paraîtra aux éditions Leméac à l'automne 2016.



www.librairie-alire.com
450-679-8211

LIBRAIRIE **alire**
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, Qc